

SCÈNE

Théâtre de ruche à Strasbourg

Le projet artistique et politique de Stanislas Nordey, nommé en 2014 à la tête du TNS, a trouvé l'équilibre entre ouverture, innovation et prise en compte du réel

REPORTAGE

STRASBOURG, envoyée spéciale

Fous rires, tacles, bousculades de couloir et re-fous rires : des adolescents d'aujourd'hui. Nord-ouest de Strasbourg, quartier de Koenigshoffen. Entre les supermarchés « drive », les parkings, les immeubles en blocs ou en barres, le lycée technique Marcel-Rudloff. Vaste bâtiment moderne, aux espaces baignés de lumière, en ce jour de grand soleil. C'est dans une de ces salles claires que s'installe un groupe d'élèves. Ils s'appellent Mathilde, Auckland, Thomas, Ayoub, Solène, Fabio, Justine ou Ahmed. Les uns – des garçons en totalité – sont en classe de 1^{re} électrotechnique à Rudloff. Les autres – presque exclusivement des filles – sont en 2^{de} à Fustel-de-Coulanges, un établissement du centre-ville qui jouxte la cathédrale de Strasbourg.

Tous sont réunis pour un atelier théâtre organisé par le Théâtre national de Strasbourg (TNS), dans le cadre de son programme « Education et proximité ». Sous l'impulsion de Stanislas Nordey, nommé à la tête du TNS en 2014, et de son équipe, ce programme, comme tous les autres volets de l'activité du théâtre, a passé une vitesse supérieure – pour ne pas dire deux ou trois. « Quand il est arrivé au TNS, Stanislas Nordey nous a clairement donné pour mission de partir à la rencontre de nouveaux publics de manière fortement volontariste, d'ouvrir le théâtre à des populations qui ne le connaissent pas et d'inventer des dispositifs permettant cette ouverture », explique Chrystèle Guillembert, directrice des relations avec le public au TNS.

Revenons au Rudloff, au milieu des élèves, répartis en petits groupes. Eve-Chems De Brouwer, comédienne et metteuse en scène, qui anime l'atelier, a demandé aux jeunes gens de travailler sur une « histoire extraordinaire », réellement vécue par l'un d'eux, mais qui sera racontée par les autres. L'un raconte tout simplement, si l'on peut dire, son expérience de mineur isolé arrivé en France avec sa sœur depuis l'Ouganda. Un autre dit qu'il a vu des armes à feu chez lui depuis qu'il est petit, parce que son père en détient. « Aujourd'hui, voir une arme est tout à fait normal pour moi », ajoute-t-il. Les filles évoquent des histoires de suicide ou de personnages qui passent leur vie à insulter leurs proches... Parmi toutes ces « histoires extraordinaires », une seule est heureuse, positive.

L'attention, chez les adultes présents dans la salle, est palpable. « Les élèves qui viennent de chez nous sont très éloignés du théâtre », souligne Isabelle Schoumacker, professeure de lettres et d'histoire, et professeure principale de cette classe de 1^{re} électrotechnique.

Le seul théâtre national hors de Paris

Le Théâtre national de Strasbourg (TNS) est le seul théâtre national français installé en région. Le TNP de Villeurbanne (Théâtre national populaire) a, lui, le statut de Centre dramatique national. Les autres « nationaux » (l'Opéra de Paris, la Comédie-Française, le Théâtre national de Chaillot, l'Odéon-Théâtre de l'Europe et le Théâtre national de la Colline) sont tous situés à Paris. Le TNS existe comme tel depuis octobre 1968. Etablissement public directement rattaché au ministère de la culture par décret du 31 mai 1972, il est né du Centre dramatique de l'Est (CDE) dont Hubert Gignoux, le dernier directeur, avait demandé à André Malraux, ministre des affaires culturelles, la transformation en théâtre national.

Le TNS a eu, dès l'origine, une identité singulière par rapport aux autres théâtres nationaux. Sa situation géographique et sa proximité avec l'Allemagne, la présence en son sein d'une école d'art dramatique pluridisciplinaire, d'ateliers de construction, de décors et de costumes, tout a concouru à en faire une fabrique où le théâtre s'apprend aussi concrètement que théoriquement. Son budget en 2016 était de 11,5 millions d'euros, dont 9,5 millions de subventions du ministère de la culture, seule tutelle pour un théâtre national, auxquels s'ajoutent deux millions de recettes propres (coproductions, tournées, billetterie...) et de mécénat.

« C'ÉTAIT VRAIMENT LA PREMIÈRE IDÉE QUI ME TENAIT À CŒUR, QUE CETTE MAISON VIVE DU MATIN AU SOIR, ET QU'ELLE SOIT HABITÉE PAR DES ARTISTES »

STANISLAS NORDEY

C'est très étonnant de voir à quel point certains d'entre eux se révèlent grâce au théâtre. Eve-Chems De Brouwer insiste sur la différence entre un « texte écrit » et un « texte raconté à l'oral », et l'atelier se conclut par l'écoute collective d'une chanson de Nekfeu, *Humanoïde*. « J'ai pas fait l'ENA ni Sciences Po, j'ai pas fait HEC/taï pas b'soin d'ça pour m'exprimer quand je vois des pauvres sur la chaussée », chante le rappeur français. Un ange passe. L'atelier de Rudloff est une parmi les multiples activités d'une institution qui depuis deux ans s'est remise à vivre de toute part, au point de ressembler à une ruche en ébullition. « C'était vraiment la première idée qui me tenait à cœur, que cette maison vive du matin au soir, et qu'elle soit habitée par des artistes », sourit Stanislas Nordey, quand on le croise dans « son » théâtre, au retour du lycée. Trop souvent, en France, les théâtres ne sont habités que par le personnel administratif. »

TOUTES LES COULEURS DE LA FRANCE

La cohérence du projet artistique et politique de Stanislas Nordey éclate avec évidence, quand on passe quelques jours au sein du vaste bâtiment de l'avenue de La Marsaillaise – un nom presque trop beau pour être vrai, pour ce qui est bien un temple républicain, au même titre que d'autres –, qui abrite le théâtre et son école d'art dramatique intégrée. « Le premier enjeu, c'était que cette maison redevienne une machine de création et de production », précise Nordey. C'est autour de l'activité artistique que se structure tout le projet. »

Nordey lui-même en est l'incarnation, puisque, en ces journées – et soirées – de janvier, il est dans son théâtre de 9 heures du matin à 11 heures du soir. Réunions de direction, ateliers avec les élèves acteurs de l'école, lecture de leurs journaux de bord, discussions avec les artistes associés au théâtre... Les journées sont bien remplies. Le soir, casquette de metteur en scène et pantalon battle-dress de soldat du théâtre public à la française, il monte sur le plateau de la grande salle du TNS pour répéter *Erich*

von Stroheim, de Christophe Pellet, avec Emmanuelle Béart, Thomas Gonzalez et Laurent Sauvage. « C'est vrai que c'est inconfortable, pour ne pas dire acrobatique, remarque Nordey. Etre directeur au sens plein du terme, cela peut beaucoup vous fragiliser en tant qu'artiste. Mais c'est le choix que j'ai fait, ce qui est bien normal, puisque je conçois le rôle d'un théâtre national, qui plus est un théâtre-école, comme un tout. »

Dominique Lecoyer non plus ne compte pas ses heures. La directrice des études de l'école a connu les directions de Jean-Louis Martinelli, de Stéphane Braunschweig et de Julie Brochen. Elle se félicite que « le partage des expériences et le partage de l'outil » se soient « vraiment renforcés » sous l'impulsion de Nordey. « Tout est pensé en même temps, l'école et le théâtre », souligne-t-elle.

De fait, les coursives du paquebot sont fréquentées par tout un bataillon dont aucun des membres n'a plus de 28 ans. Cinquante élèves, qui ont réussi le concours ultra-sélectif de l'école. Environ 800 candidats, et 25 élus par année de recrutement (le concours a lieu deux ans sur trois), parmi lesquels douze élèves acteurs, deux élèves metteurs en scène, un ou deux élèves dramaturges, quatre élèves scénographes-costumiers et six élèves régisseurs.

Entre les élèves de première année et ceux de troisième année, on voit qu'un grand bond a été franchi vers la professionnalisation. Dans une vaste salle où les tables ont été réunies en carré, les douze élèves acteurs de première année, accompagnés par l'élève dramaturge, mènent un atelier avec le metteur en scène Jean-Pierre Vincent (qui dirigea le TNS de 1975 à 1983) et son vieux complice, le dramaturge Bernard Chartreux.

Les deux hommes ont choisi, pour cet atelier qu'ils poursuivront sur les trois ans de leur scolarité avec les élèves, de travailler sur *L'Orestie*, d'Eschyle. Un retour aux sources du théâtre et un continent quasiment inconnu pour ces jeunes gens, assis à la table, qui en sont au déchiffrement et au défrichage du texte. « On ne vient pas au théâtre pour faire un voyage tout près de chez soi », leur dit Jean-Pierre Vincent, qui les nourrit de multiples références historiques et contemporaines, tout en les encourageant à rester vivants. *Le texte, il faut le gorgier de vie : le luxe des mots, le plaisir de dire des mots qui ont du jus, putain !* Rires des élèves, regards admiratifs, certains légèrement teintés d'ironie.

A l'autre bout de l'étage consacré à l'école, changement de décor. Un autre maître du théâtre français, Alain Françon, répète avec les élèves de troisième année un montage de textes de l'auteur allemand contemporain Botho Strauss. Ce ne sont plus des élèves que l'on voit, mais bien des acteurs, qui jouent (bien) et que Françon dirige comme un metteur en scène. Pendant la pause de l'après-midi, trois jeunes filles de première année viennent observer leurs grands camarades à travers le hublot de la salle de répétition. Elles repartent de l'autre côté du couloir, admiratives, sérieuses, rêveuses.

D'une promotion à l'autre, on voit que quelque chose a changé, aussi. Dans ce groupe des élèves de première année se déclinent toutes les couleurs de la France. Briac Jumelais, le secrétaire général du TNS, y voit « le résultat de la politique extrêmement volontariste » menée depuis deux ans : « Dans cette nouvelle promotion, sur douze élèves acteurs, ils sont huit à être "issus de la diversité", comme on dit aujourd'hui. Et pas parce qu'on a fait de la discrimination positive, mais parce qu'on a pris les meilleurs. Simplement, à la suite du travail que l'on mène pour faire connaître le théâtre à d'autres publics que ceux qui le connaissent déjà, nous avons eu une centaine



Emmanuelle Béart, Laurent Sauvage, et Thomas Gonzalez répètent « Erich von Stroheim ».

JEAN-LOUIS FERNANDEZ

de candidats, sur 800, appartenant à cette diversité, quand les années précédentes nous n'en avions qu'une trentaine. »

Le TNS est aussi en première ligne sur 1^{er} Acte, un programme mené avec le Théâtre national de la Colline, à Paris, et le CCN2-Centre chorégraphique national de Grenoble, qui vise à former de jeunes acteurs issus de cette même diversité, pour augmenter leurs chances aux concours et lutter contre les discriminations sur les scènes françaises. Deux jeunes acteurs bénéficiaires de ce programme sont entrés à l'école en 2016, et un troisième joue dans la deuxième création en cours au TNS, *Neige*, d'après Orhan Pamuk, mais en scène par Blandine Savetier.

« C'est un peu la crise du logement, ici », lance en riant Bertrand Salanon, le directeur de la production du TNS. Pas question qu'une alvéole reste inoccupée dans la ruche. Entre l'atelier des élèves où les jeunes scénographes sont penchés sur leurs maquettes et l'atelier costumes du théâtre, on croise et recroise Léa Gadbois-Lamer, toute jeune costumière. Sortie diplômée de l'école



en 2016, elle est revenue dans la maison quelques semaines plus tard pour signer les costumes de *Neige*.

« Cette présence des élèves dans la maison nous empêche de rentrer dans la routine », constate Elisabeth Kinderstuth, la directrice de l'atelier costumes, qui, comme le superbe atelier de décors situé à Illkirch-Graffenstaden, dans la banlieue de Strasbourg, carbure à plein régime. « Je crois qu'on n'a jamais eu autant de travail, alors même que le projet de Stanislas Nordey repose sur les écritures contemporaines », plaisante-t-elle, en montrant la photo de Marlene Dietrich qui va l'inspirer pour créer la robe que portera Emmanuelle Béart dans *Erich von Stroheim*.

Frédéric Vossier passe une tête. Il est dramaturge, auteur notamment de *Ludwig, un roi sur lune*, mis en scène par Madeleine Louarn au Festival d'Avignon 2016. Au TNS, il est « auteur permanent ». Stanislas Nordey, grand lecteur de textes contemporains, voulait un écrivain dans la maison. Vossier a dit oui à ce rôle d'homme-orchestre de

l'écriture, à la fois conseiller littéraire, rédacteur en chef de la revue du TNS, *Parages*, responsable de la section Dramaturgie de l'école, animateur d'ateliers d'écriture et de critique, opérateur du prix Bernard-Marie Koltès, décerné par les lycéens à une pièce contemporaine.

DISPOSITIF DE COMBAT

Mais il est 19 heures et des poussières, bientôt l'heure d'aller voir *La Fonction Ravel*, de Claude Duparfait. Le spectacle est présenté dans le cadre de L'Autre Saison, encore un volet du dispositif de combat inventé par Nordey. Le directeur du TNS a choisi de consacrer chaque saison le budget d'une création pour offrir, au sens strict du terme puisque les propositions sont gratuites, une quarantaine de rendez-vous artistiques : rencontres, lectures, spectacles, etc., en vue d'attirer là aussi de nouveaux spectateurs. Et à voir, en compagnie d'un public largement jeune et étudiant, ce spectacle où le comédien-auteur Claude Duparfait raconte comment, à l'adolescence, la rencontre avec

De haut en bas :

Stanislas Nordey et Emmanuelle Béart.

La formation 1^{er} Acte permet aux jeunes issus de la diversité de préparer les concours des écoles d'art dramatique.

Atelier de la Meinau, les élèves des sections scénographie et régie.

JEAN-LOUIS FERNANDEZ

l'œuvre de Maurice Ravel lui a sauvé la vie – lui, l'adolescent de Laon, dans *L'Aisne* –, le projet du TNS prend tout son sens.

« Pour le moment, j'arrive à peu près à tenir tout ce que je voulais faire, se félicite Stanislas Nordey, qui sait qu'il était attendu au tournant en étant nommé à la tête d'une grande maison, après l'échec subi à la direction du Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, de 1998 à 2001. A Saint-Denis, j'avais imaginé un projet un peu au-delà du réel. Là, j'ai vraiment essayé de trouver l'équilibre entre l'invention de nouveaux dispositifs et la prise en compte du réel. »

Il est vrai que le ministère de la culture lui a préparé le terrain, en recrutant pour la maison un administrateur de choc, en la personne d'Antoine Mory. Jeune et passionné, il a fait Sciences Po et l'ENA, et du théâtre, aussi. Il a même raté le concours d'entrée à l'école du TNS, avant de réussir celui de l'ENA. De là à dire que l'école la plus difficile des deux n'est pas forcément celle que l'on croit... Aujourd'hui, c'est lui qui tient les cordons de la bourse, avec un bud-

LE CONTEXTE

ARTISTES ASSOCIÉS

L'idée n'est pas nouvelle, chez Stanislas Nordey, que les théâtres publics ne doivent pas être des charges notariales pour les metteurs en scène, mais que leur direction doit s'ouvrir plus largement aux auteurs et aux acteurs. Avec Eric Lacascade, Wajdi Mouawad et Jean-François Svadier, il avait même proposé au ministère de la culture une nouvelle forme de direction, mutualisée et collégiale. Le ministère n'a pas osé tenter l'aventure. Stanislas Nordey est donc seul directeur du TNS, mais il s'est entouré d'un solide collectif d'« artistes associés ». Celui-ci comprend :

Dix acteurs

Emmanuelle Béart, Audrey Bonnet, Nicolas Bouchaud, Vincent Dissez, Valérie Dréville, Claude Duparfait, Véronique Nordey, Laurent Poitrenaux, Dominique Reymond et Laurent Sauvage.

Quatre auteurs

Claudine Galéa, Marie NDiaye, Pascal Rambert et Falk Richter.

Six metteurs en scène

Julien Gosselin, Thomas Jolly, Lazare, Christine Letaillieur, Blandine Savetier et Anne Théron.

C'est autour de leurs désirs d'artistes que s'organise la programmation du TNS. *Erich von Stroheim*, la pièce de Christophe Pellet mise en scène par Stanislas Nordey, a ainsi été choisie par Emmanuelle Béart.

get de 11,5 millions d'euros – le plus petit pour un théâtre national – pour gérer le théâtre et l'école. « Là aussi, c'est acrobatique, explique Antoine Mory. C'est comme si on faisait la même chose que le Théâtre de la Colline et le Conservatoire réunis, avec 5 ou 6 millions d'euros en moins. » Mais son budget est en équilibre : « Je le vivrais très mal, de terminer l'année avec 200 000 euros de bénéfices : pour moi, cela signifierait que je n'ai pas rempli ma mission de service public. » Sur la corde raide, donc. Mais heureux, comme tous ses collègues. Ce qui se joue à Strasbourg, c'est bien la refondation du théâtre public à la française. ■

FABIENNE DARGE

Erich von Stroheim, mise en scène Stanislas Nordey, avec Emmanuelle Béart, Thomas Gonzalez, Laurent Sauvage. Du 31 janvier au 15 février au Théâtre national de Strasbourg. Du 14 au 25 mars au Théâtre national de Bretagne, Rennes. Du 4 au 6 avril au Théâtre du Gymnase, Marseille. Du 25 avril au 27 mai au Théâtre du Rond-Point, Paris.